

Pour une histoire environnementale « connectée » de la Nouvelle-France

Benjamin Furst

Volume 74, Number 1-2, Summer–Fall 2020

Bilan et perspectives en historiographie de l'Amérique française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075499ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075499ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Furst, B. (2020). Pour une histoire environnementale « connectée » de la Nouvelle-France. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 74(1-2), 155–183. <https://doi.org/10.7202/1075499ar>

Article abstract

Although environmental history is undeniably a booming and growing branch of the field, it is still seldom applied to New France, even if some research exists that could contribute to it. This article aims at reviewing the works already released concerning the period, either incorporated in wide, diachronic studies or focusing on French America and the spaces composing it. The accounts on the latter often deal with the various ways in which Europeans worked with and adapted to the American environment. This narrative could be fleshed out and made more nuanced by connecting the environmental history of New France to other American, Atlantic or French spaces. Last but not least, the environmental approach is a way to challenge the traditional narratives of colonial history through specific methodologies and new disciplinary, geographical, and chronological boundaries.

Pour une histoire environnementale « connectée » de la Nouvelle-France¹

BENJAMIN FURST
Université de Haute-Alsace

RÉSUMÉ • Alors que l'histoire environnementale est en plein essor, son application à l'espace-temps de la Nouvelle-France reste rare en dépit de travaux susceptibles de nourrir ce champ. Cet article dresse le bilan des travaux déjà produits sur la période, insérés dans des études diachroniques plus larges ou portant plus précisément sur l'Amérique française et les espaces qui la composent, et dont le récit concerne souvent la confrontation entre les Européens et l'environnement américain et les modalités d'adaptations qui en résultent. Ce récit pourrait être précisé et nuancé en connectant la Nouvelle-France à d'autres espaces : américains, atlantiques ou français. Surtout, une approche environnementale de l'espace français en Amérique permettrait de redéfinir un certain nombre de cadres méthodologiques, spatiaux et chronologiques de l'historiographie coloniale.

ABSTRACT • Although environmental history is undeniably a booming and growing branch of the field, it is still seldom applied to New France, even if some research exists that could contribute to it. This article aims at reviewing the works already released concerning the period, either incorporated in wide, diachronic studies or focusing on French America and the spaces composing it. The accounts on the latter often deal with the various ways in which Europeans worked with and adapted to the American environment. This narrative could be fleshed out and made more nuanced by connecting the environmental history of New France to other American, Atlantic or French spaces. Last but not least, the environmental approach is a way to challenge the traditional narratives of colonial history through specific methodologies and new disciplinary, geographical, and chronological boundaries.

1. Je remercie Michèle Dagenais pour ses encouragements à rédiger ce bilan, et les évaluateurs de la *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)* pour leurs remarques et suggestions particulièrement pertinentes.

En 2006, *Globe* et la *Revue d'histoire de l'Amérique française* consacraient toutes deux un numéro spécial à l'histoire environnementale. Les introductions rédigées par Stéphane Castonguay² dressaient un bilan historiographique de cette approche encore méconnue, apparue aux États-Unis dans les années 1970, mais héritière d'autres traditions historiographiques et en plein essor dans le monde entier depuis les années 1990. Stéphane Castonguay confrontait alors l'approche environnementale aux objets et aux enjeux des études québécoises, soulignait son potentiel et invitait à multiplier les travaux, puisque « l'Amérique française constitue en soi un vaste terrain à sonder en histoire environnementale³ ».

Quatorze ans plus tard, le plaidoyer semble avoir porté ses fruits, et l'histoire environnementale de l'Amérique française en général, et surtout du Canada, est en plein essor. Numéros spéciaux, articles, monographies et ouvrages collectifs se succèdent, attestant du fait que les chercheurs et chercheuses⁴ se sont bien emparés des objets environnementaux dans leur pratique de l'histoire. De fait, pensée comme « l'étude des interactions entre l'environnement physique et les sociétés humaines dans le passé⁵ », l'histoire environnementale, par sa jeunesse relative, par ses liens évidents avec les enjeux actuels du changement climatique, par ses objets mêmes, est une discipline dynamique et ouverte, en constante évolution.

Il ne s'agit pas ici de retracer l'évolution de la discipline dans sa totalité, ni même d'en dresser un bilan historiographique exhaustif à l'échelle canadienne : un simple article ne suffirait pas à cette tâche ambitieuse. Rappelons seulement que la discipline s'est développée à partir des États-Unis et en lien avec les mouvements environnementalistes des années 1960-1970, sans renier une filiation (souvent affirmée *a posteriori*) avec d'autres courants historiographiques, et notamment avec les *Annales* dont l'approche de la longue durée braudelienne fait écho à la temporalité des objets non humains auxquels sont confrontés les chercheurs en histoire environne-

2. Stéphane Castonguay, « Faire du Québec un objet de l'histoire environnementale », *Globe : Revue internationale d'études québécoises*, 9, 1 (2006), p. 17-49 ; « Introduction. Les rapports sociaux à la nature : l'histoire environnementale de l'Amérique française », *RHAF*, 60, 1-2 (été-automne 2006), p. 5-9.

3. S. Castonguay, « Introduction. Les rapports sociaux à la nature... », p. 9.

4. Par la suite, le seul masculin sera souvent employé pour désigner des personnes, sans autres fins que celle d'alléger le texte.

5. Ian Whyte, *A Dictionary of Environmental History* (Londres, I.B. Tauris, 2013), p. 1. D'autres définitions ont été proposées, et si les termes utilisés varient, l'essence ne change guère, comme on le voit avec « L'histoire des relations mutuelles entre l'humanité et le reste de la nature » pour John R. McNeill, « Observations on the Nature and Culture of Environmental History », *History and Theory*, 42, 4 (2003), p. 6 ; ou « L'historicisation des relations "homme-nature" » selon Sverker Sörlin et Paul Warde, « The Problem of the Problem of Environmental History : A Re-Reading of the Field », *Environmental History*, 12, 1 (2007), p. 115.

mentale⁶. Au Québec, où la discipline émerge véritablement à partir des années 2000, elle se construit également dans la lignée de certaines historiographies (dont l'histoire urbaine et l'histoire des travailleurs), mais aussi en s'appuyant sur les apports de la géographie historique⁷.

Il faut également rappeler quelques-unes des évolutions de la discipline, qui en constituent aujourd'hui des bases méthodologiques ou théoriques : son développement et son internationalisation progressive ont conduit à multiplier les terrains, les sujets, les périodes d'étude, et ce, à des échelles allant du local au global. La dimension matérielle des objets étudiés et les méthodes utilisées favorisent une approche interdisciplinaire qui emprunte volontiers à l'archéologie, à la géographie, mais aussi aux sciences exactes (botanique, mécanique des fluides, biologie, chimie...). La dichotomie humain-nature ou nature-culture, d'abord affirmée pour redonner une voix au milieu physique⁸, est relativisée depuis les années 1980 par les historiens de l'environnement qui lui préfèrent désormais la notion d'environnement hybride⁹ et le principe d'une co-construction permanente et réciproque entre les sociétés et leur milieu¹⁰. Enfin, à la dimension intellectuelle de l'environnement (le rapport à la nature) des premiers travaux se sont rapidement adjointes des approches matérielle et politique (au sens large) que l'on retrouve souvent au sein d'une même étude dans des proportions inégales et qui témoignent de la complexité des objets « environnementaux »¹¹.

6. Donald Worster, « Doing Environmental History », dans Donald Worster, dir., *The Ends of the Earth: Perspectives on Modern Environmental History* (Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1988), p. 291-292; Fabien Locher et Grégory Quenet, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 56, 4 (2009), p. 21; Richard W. Judd, « Approches en histoire environnementale. Le cas de la Nouvelle-Angleterre et du Québec », *Globe: Revue internationale d'études québécoises*, 9, 1 (2006), p. 77-78; Geneviève Massard-Guilbaud, « Pour une histoire environnementale de l'urbain », *Histoire urbaine*, 18, 1 (2007), p. 7.

7. R. W. Judd, « Approches en histoire environnementale... », p. 77-78; S. Castonguay, « Faire du Québec... », p. 21.

8. « This would indeed be history "from the bottom up", except that here the exploited element would be the biota and the land itself », Roderick Nash, « American Environmental History: A New Teaching Frontier », *Pacific Historical Review*, 41, 3 (1972), p. 363.

9. Le terme d'hybridité est largement utilisé, mais également discuté, notamment en raison de son caractère vague et universel et de sa portée politique. Voir par exemple Paul S. Sutter, « The World with Us: The State of American Environmental History », *Journal of American History*, 100, 1 (2013), p. 96-97; Sara B. Pritchard, « Toward an Environmental History of Technology », dans Andrew C. Isenberg, dir., *The Oxford Handbook of Environmental History* (Oxford, Oxford University Press, 2014), p. 239-241.

10. William Cronon, « The Trouble with Wilderness; or, Getting back to the Wrong Nature », dans William Cronon, dir., *Uncommon Ground. Rethinking the Human Place in Nature* (New York, W. W. Norton & Co., 1995), p. 69-90.

11. J. R. McNeill, « Observations on the Nature and Culture... », p. 6. Voir aussi Richard White, « From Wilderness to Hybrid Landscapes: The Cultural Turn in Environmental History », *Historian*, 66, 3 (2004), p. 557-564.

La multiplicité des traditions historiographiques qui ont conduit à l'émergence de l'histoire environnementale, la disposition ou non des chercheurs à se réclamer explicitement ou consciemment de ce champ, la diversité des objets, des méthodes et des objectifs, l'absence relative de cadres théoriques consensuels au-delà des quelques points évoqués plus haut et le débat même sur ce qu'est vraiment l'histoire environnementale (une nouvelle approche, un cadre de réflexion, un pont entre les disciplines historiques et d'autres sciences...) rendent difficile la circonscription d'un corpus clairement identifié à l'histoire environnementale¹². Une réflexion historiographique sur la discipline implique donc de faire flèche de tout bois en considérant non seulement les travaux qui s'y inscrivent ouvertement, mais aussi ceux qui s'en approchent en considérant l'environnement comme agent historique à part entière.

Pratiquée explicitement ou *de facto*, cette approche dynamique, favorable à l'interdisciplinarité et à la diachronie, est aujourd'hui largement développée en Amérique du Nord, y compris au Canada et au Québec, avec des chercheurs installés dans des établissements anglophones et francophones, des enseignements d'histoire environnementale à tous les niveaux universitaires, des maîtrises et des thèses qui se réclament de la discipline, un réseau national (NiCHE, pour Nouvelle initiative canadienne en histoire de l'environnement / *Network in Canadian History & Environment*) et une association étatsunienne à laquelle participent pleinement les Canadiens (l'*American Society for Environmental History*). À quelques exceptions près, toutefois, l'histoire environnementale canadienne en général et québécoise en particulier s'intéresse surtout à des périodes récentes de l'histoire. Parce que l'ère industrielle est volontiers synonyme d'altération de l'environnement par la pollution des milieux, l'exploitation intensive des ressources ou les grands travaux d'aménagement, les XIX^e-XX^e siècles occultent fréquemment des enjeux analogues à plus petite échelle aux époques précédentes. Le constat est général, mais l'Amérique du Nord et le Canada en particulier ne sont pas épargnés, si bien que les études sur le Régime français au Canada ou dans d'autres territoires de l'Amérique française demeurent rares. John A.

12. Douglas R. Weiner, « A Death-Defying Attempt to Articulate a Coherent Definition of Environmental History », *Environmental History*, 10, 3 (2005), p. 404-420; G. Massard-Guilbaud, « Pour une histoire environnementale de l'urbain », S. Sörlin et P. Warde, « The Problem of the Problem of Environmental History... »; Richard C. Hoffmann, Nancy Langston, James C. McCann, Peter C. Perdue, Lise Sedrez, « AHR Conversation: Environmental Historians and Environmental Crisis », *The American Historical Review*, 113, 5 (2008), p. 1431-1465; Alice Ingold, « Écrire la nature. De l'histoire sociale à la question environnementale? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66, 1 (2011), p. 11-29.

Dickinson dressait déjà ce constat en 2011¹³ et si depuis, un certain dynamisme anime la discipline, la situation n'a pas fondamentalement changé. La Nouvelle-France serait-elle un espace-temps peu propice à l'approche environnementale? On pourrait le croire.

Son manque de visibilité en histoire environnementale doit d'abord beaucoup à l'acceptation ambiguë du terme lui-même. En effet, les limites (temporelles mais surtout spatiales) de la Nouvelle-France demeurent floues et fluctuantes selon les périodes, les auteurs et les territoires concernés. Force est de constater, dans les sources comme dans les travaux récents, une absence fréquente de correspondance entre les mots et les cartes d'un côté, les réalités de l'empire français en Amérique de l'autre¹⁴. De fait, il est plus pertinent de considérer la Nouvelle-France comme une zone de contact et de colonisation dynamique que comme une entité territoriale et politique clairement délimitée et administrée de manière uniforme¹⁵. L'étendue et la diversité des territoires qui la composent et des interactions qui s'y observent ne facilitent guère une approche globale cohérente, si bien que les synthèses diachroniques ne présentent qu'une histoire de la Nouvelle-France spatialement tronquée, prélude à une histoire environnementale nationale¹⁶. En résulte une histoire territorialement fragmentée et recomposée selon les frontières politiques contemporaines alors que, justement, l'histoire environnementale serait un moyen parmi d'autres de dépasser ces récits nationaux¹⁷.

Il ne faut cependant pas voir dans ce constat un manque d'intérêt systématique pour les espaces ou la période de la Nouvelle-France. Certains

13. John A. Dickinson, « L'historiographie du XVII^e siècle canadien depuis 1992 », *Dix-septième siècle*, 252, 3 (2011), p. 541.

14. Catherine Desbarats et Allan Greer, « Où est la Nouvelle-France? », *RHAF*, 64, 3-4 (hiver-printemps 2011), p. 48.

15. Allan Greer, « National, Transnational, and Hypernational Historiographies: New France Meets Early American History », *Canadian Historical Review*, 91, 4 (2010), p. 701-702.

16. La critique n'est pas propre à l'histoire environnementale. Comme le relève Allan Greer, l'histoire de l'Amérique à l'époque moderne – au même titre que les autres histoires coloniales – est souvent marquée par une approche nationale qui présente le processus colonial comme un prélude à l'émergence d'un État-nation latent. Cette tendance expliquerait ainsi, dans les travaux historiques, la géométrie variable d'une Nouvelle-France séparée en zones qui correspondent davantage aux limites politiques contemporaines qu'à sa réalité des XVII^e-XVIII^e siècles : un tropisme laurentien pour les historiens québécois francophones, une zone d'étude circonscrite à l'actuel Canada pour les historiens canadiens, à sa partie méridionale pour les chercheurs étatsuniens. Voir A. Greer, « National, Transnational, and Hypernational Historiographies... », p. 697-699.

17. A. Greer, « National, Transnational, and Hypernational Historiographies... », p. 721. Allan Greer considère l'histoire environnementale comme un thème parmi d'autres propices à une approche transnationale (qu'elle soit continentale, frontalière, atlantique ou hémisphérique), mais ne considère l'environnement que sous l'angle matériel.

objets se prêtent peu ou mal à cette dernière parce qu'ils sont plus évidents ou plus marqués à des périodes ultérieures, comme la question des pollutions urbaines. D'autres ont été abordés sur des espaces différents. Par ailleurs, les approches d'un phénomène particulier à l'échelle canadienne, voire américaine, tels que les contacts entre colons et Autochtones, dépassent largement le cadre spatio-temporel de l'empire colonial français qui n'en est donc qu'une étape locale. Enfin, il faut compter avec les affinités thématiques, géographiques et institutionnelles des chercheurs qui sont loin de tous travailler sur l'espace nord-américain aux XVII^e et XVIII^e siècles, et encore moins sur ses aspects environnementaux. Autrement dit, la Nouvelle-France n'est pas forcément délaissée à dessein : sa place actuelle reflète plutôt une réalité académique et non historique, une sous-représentation des spécialistes de cet espace-temps dont les conséquences s'observent dans la production scientifique¹⁸. Pourtant, un certain nombre d'études sur la période se sont intéressées à des objets que l'on peut qualifier « d'environnementaux », qu'elles se réclament explicitement de l'histoire environnementale ou qu'elles étudient ces objets à travers d'autres approches, ouvrant un certain nombre de perspectives pour l'histoire de la Nouvelle-France.

L'objectif de cet article est donc double : il s'agit d'une part de dresser un panorama des travaux s'intéressant à l'environnement de la Nouvelle-France, et plus particulièrement du Canada sous le Régime français, pour y distinguer les objets, les approches et les méthodes qui nourrissent de près ou de loin l'histoire environnementale depuis deux décennies. Parmi eux, on distinguera ceux qui s'insèrent dans des réflexions générales, à l'échelle macro-régionale ou globale ou sur la longue durée, de ceux qui concernent directement, parfois exclusivement toute ou (le plus souvent) une partie de la Nouvelle-France. On s'intéressera, d'autre part, aux approches susceptibles de générer de nouvelles recherches en histoire environnementale sur cet espace, en postulant qu'à l'instar d'autres courants historiographiques, celles-ci gagneraient à dépasser le seul espace de la Nouvelle-France pour penser en termes d'espaces connectés¹⁹. Ce faisant, elles contribueraient à replacer la Nouvelle-France dans un contexte temporel et spatial plus large,

18. James D. Rice fait le même constat pour ce que les anglophones désignent sous le terme *early America*, dans « Early American Environmental Histories », *The William and Mary Quarterly (WMQ)*, 75, 3 (2018), p. 402. Par ailleurs, la remarque vaut pour les autres périodes historiques, dans d'autres espaces : on compte peu d'historiens de l'environnement travaillant sur l'Europe antique ou médiévale, par exemple.

19. Les guillemets du titre de l'article visent à dissocier le terme général de « connecté » du courant historiographique d'histoire connectée qui fonde cette connexion sur le dépassement des découpages nationaux/impériaux ou civilisationnels entre espaces. La connexion pour laquelle nous plaçons inclut cette approche, mais ne se restreint pas à ce seul courant.

permettant d'insister à la fois sur les singularités des territoires qui la composent et sur ses liens avec le continent américain, l'espace atlantique et le reste de l'empire français. En confrontant l'historien et ses lecteurs à d'autres objets, à d'autres méthodes, à d'autres territoires et à d'autres temporalités, l'approche environnementale contribue ainsi à remettre en question la pertinence de certains cadres méthodologiques, chronologiques et spatiaux de l'histoire de la Nouvelle-France.

LES OBJETS ET LES APPROCHES DE L'ENVIRONNEMENT DE LA NOUVELLE-FRANCE

La Nouvelle-France dans l'histoire environnementale de l'Amérique du Nord : prélude et fragmentation

Dans les travaux dont l'échelle temporelle ou spatiale inclut la période de la Nouvelle-France, mais ne s'y restreint pas, la place consacrée à cette dernière est souvent réduite. Certes, l'on trouve bien des passages consacrés au Régime français dans des études environnementales diachroniques, mais dans des proportions souvent réduites.

La Nouvelle-France semble trouver sa place dans les récits fondateurs de l'histoire canadienne au prisme de l'environnement, les pratiques et représentations liées à ce dernier aux XVI^e-XVIII^e siècles contribuant à définir le rapport à la nature et au territoire des Canadiens contemporains²⁰. Cette place, toutefois, reste régulièrement restreinte à quelques paragraphes liminaires dans un article ou quelques chapitres dans une monographie.

Dans les grandes synthèses sur l'histoire environnementale canadienne, l'époque préindustrielle est en effet réduite à la portion congrue : un bilan de l'environnement avant les contacts européens, les effets dévastateurs de ces derniers, les modifications de l'environnement apportées par les colons qui exploitent les ressources et conquièrent l'espace, l'adoption ponctuelle de pratiques autochtones pour faire face aux spécificités du milieu de vie. L'approche synthétique des manuels universitaires et des histoires générales ne se prête guère à la nuance. Bien souvent, synthèse oblige, le propos porte sur l'ensemble du territoire selon ses frontières actuelles, si bien que cette époque de colonisation et de contacts avec les Autochtones couvre un espace-temps important, des premiers échanges autour des lieux de pêche

20. C'est moins le cas pour les territoires qui font aujourd'hui partie des États-Unis, ces derniers ayant plutôt construit leur rapport à la nature (et par extension, les fondements de leur histoire environnementale) sur les questions de *wilderness* et de la frontière sans cesse repoussée au fur et à mesure de la Conquête de l'Ouest. R. W. Judd, « Approches en histoire environnementale... », p. 69 ; Dan Flores, *The Natural West. Environmental History in the Great Plains and Rocky Mountains* (Norman, University of Oklahoma Press, 2001), p. 8.

au XVI^e siècle jusqu'à la colonisation de l'Ouest canadien. Une telle approche nationale « dilue » la spécificité des premiers temps du Canada français tout en écartant les autres territoires qui composaient la Nouvelle-France d'une histoire parfois partagée²¹. Il en va également ainsi pour les travaux méthodologiques. La Nouvelle-France est ainsi quasiment absente de l'incontournable *Method and Meaning in Canadian Environmental History*²². Le très récent et par ailleurs excellent ouvrage dirigé par Graeme Wynn et Colin M. Coates sur les enjeux, objets et approches de la nature canadienne dans une perspective historique, *The Nature of Canada*, n'échappe pas à la règle : plus de la moitié des contributions concerne exclusivement l'époque contemporaine. Les autres présentations, souvent diachroniques, traitent cependant de la période coloniale française avec justesse et intègrent les processus historiques de la Nouvelle-France dans un récit qui ne les confine pas à un simple prélude, mais qui ne met pas pour autant l'accent sur cette période²³. Il en va de même pour les synthèses et les manuels étatsuniens, où la période coloniale est souvent réduite à la portion congrue, et où le terme de Nouvelle-France n'apparaît d'ailleurs jamais, sans pour autant que les auteurs écartent complètement les espaces qui la composent, y compris dans l'actuel Canada²⁴.

Que l'on considère les synthèses d'histoire nationale ou d'autres échelles, d'autres territoires, le constat est souvent le même : la Louisiane française n'occupe ainsi que quelques pages liminaires dans les travaux de Craig E.

21. David Freeland Duke, dir., *Canadian Environmental History: Essential Readings* (Toronto, Canadian Scholars' Press, 2006) ; Graeme Wynn, *Canada and Arctic North America: An Environmental History* (Santa Barbara, Calif, ABC-CLIO, 2007) ; Laurel Sefton MacDowell, *An Environmental History of Canada*, (Vancouver, UBC Press, 2012). C'est également le cas dans l'approche géohistorique de Cole Harris, qui intègre la dimension environnementale dans des questions plus larges d'occupation et d'organisation de l'espace, Richard C. Harris, *The Reluctant Land: Society, Space, and Environment in Canada Before Confederation* (Vancouver, UBC Press, 2008).

22. Alan A. MacEachern et William J. Turkel, *Method and Meaning in Canadian Environmental History* (Toronto, Nelson Education, 2009). Seule l'étude de cas diachronique de Peter E. Pope sur l'archéologie maritime couvre explicitement la période concernée : Peter E. Pope, « Historical Archaeology and the Maritime Cultural Landscape of the Atlantic Fishery », dans A. A. MacEachern, et W. J. Turkel, *Method and Meaning...*, p. 36-54.

23. Colin M. Coates et Graeme Wynn, dir., *The nature of Canada* (Vancouver, Toronto, On Point Press, 2019).

24. Le *Columbia Guide to American Environmental History* inclut ainsi une présentation des relations entre Français et Micmacs dans le contexte de la traite de fourrures, mais l'essentiel du propos consacré à la période concerne les colonies britanniques. Carolyn Merchant, *The Columbia Guide to American Environmental History* (New York, Columbia University Press, 2010), p. 11-13. D'autres travaux évoquent à peine ou occultent complètement la Nouvelle-France : Mark Fiege, *The Republic of Nature: An Environmental History of the United States* (Seattle, University of Washington Press, 2013) ; Douglas Cazaux Sackman, dir., *A Companion to American Environmental History* (Hoboken, Wiley-Blackwell, 2013) ; Dan Allosso, *American Environmental History* (Minnesota Libraries Publishing Project, 2019) <<https://mlpp.pressbooks.pub/americanenvironmentalhistory/>>.

Colten sur la Nouvelle-Orléans en particulier, du Sud américain en général²⁵. Au sujet des marais de l'estuaire du Saint-Laurent ou de l'Acadie, les études diachroniques dirigées par le géohistorien Mathieu Hatvany incluent le Régime français dans un « contexte de civilisation agraire » qui s'étend jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une approche parfaitement justifiée, mais qui limite toute lecture des spécificités de cette période²⁶.

L'environnement de la Nouvelle-France : confrontation et adaptation

Néanmoins, depuis le début des années 2000 et surtout depuis les premiers bilans historiographiques proposés dans les numéros thématiques de la *RHAF* et de *Globe*, les études touchant à l'environnement, ou plutôt aux environnements de la Nouvelle-France, se multiplient peu à peu, en faisant la part belle à l'espace laurentien. Dans le même numéro de *Globe*, Denys Delège avait par exemple invité à approfondir cette approche en montrant la diversité des relations des populations à leur environnement à travers la question du choc microbien, du rapport aux chiens et des pratiques et représentations liées à l'eau²⁷. Cet article posait des enjeux essentiels en matière de compréhension des relations humains-milieux en Nouvelle-France : au-delà des objets évoqués, il reflétait les interactions complexes qui découlaient de la confrontation protéiforme des Européens et de leur environnement avec le milieu canadien et les Autochtones, et qui revêtaient à la fois une dimension matérielle, intellectuelle et discursive.

La sensibilité des historiens de la Nouvelle-France pour les questions environnementales n'est pas récente. Dans la lignée de l'approche développée par Fernand Braudel, les travaux sur le régime seigneurial dans la vallée laurentienne ont très tôt tenu compte du milieu physique et de son rôle dans la structuration et le développement du peuplement : l'organisation de l'espace, l'occupation des sols, l'hydrographie et le climat sont ainsi pris en compte dans la démarche économique et sociale qui prévaut à la fin du XX^e siècle²⁸. Dans l'ensemble toutefois, l'approche matérialiste

25. Craig E. Colten, *An Unnatural Metropolis: Wrestling New Orleans from Nature* (Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2006) ; *Southern Waters: The Limits to Abundance* (Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2014).

26. Matthew Hatvany, *Marshlands: Four Centuries of Environmental Change on the Shores of the St. Lawrence* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003) ; Catherine Plante, Matthew Hatvany et Najat Bhiry, « Le haut marais de l'Isle-aux-Grues : un exemple d'exploitation et de développement durables », *RHAF*, 60, 1-2 (été-automne 2006), p. 37-60.

27. Denys Delège, « Microbes, animaux et eau en Nouvelle-France », *Globe: Revue internationale d'études québécoises*, 9, 1 (2006), p. 113-139.

28. Parmi les principales contributions, Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle* (Paris, Plon, 1974) ; Allan Greer, *Peasant, Lord, and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes,*

de la reconstitution des environnements passés à l'époque de la Nouvelle-France a peu suscité l'intérêt des historiens. Ce sont en fait d'autres disciplines qui explorent cette voie, recourant aux sources textuelles et aux traces archéologiques, et en dépit de l'intérêt méthodologique à croiser ces deux types de données qui se complètent de manière évidente²⁹, les travaux semblent privilégier l'une ou l'autre source. Marcel Moussette a ainsi comparé l'environnement de cinq zones humides de l'Acadie à la vallée du Mississippi pour en retracer la faune, la flore, mais aussi l'occupation humaine et en étudier les points communs et les spécificités. L'approche choisie est résolument environnementale, dans la mesure où elle prend en compte les interactions réciproques humains-milieu plutôt que de s'intéresser à la seule évolution de ce dernier, Moussette visant en effet à « mieux comprendre le rapport [des] colons aux zones humides et à l'eau³⁰ ». L'étude s'appuie cependant uniquement sur des sources archéologiques. À l'inverse, Lydia Querrec, Louise Filion et Réginald Auger, respectivement géographes et archéologue, spécialistes des paléoenvironnements, ont exploité les sources textuelles « classiques » de l'histoire de la Nouvelle-France (récits de voyage ou d'exploration, correspondance, traités, mémoires...) pour tenter d'identifier l'évolution du paysage végétal³¹. Malgré un résultat qu'eux-mêmes reconnaissent peu concluant, les auteurs relèvent avec justesse l'importance de « l'établissement d'une pensée scientifique qui se développe à travers l'histoire naturelle et la botanique³² ».

1740-1840 (Toronto, University of Toronto Press, 1985); Sylvie Dépatie, Christian Dessureault et Mario Lalancette, *Contributions à l'étude du régime seigneurial canadien* (LaSalle, Hurtubise HMH, 1987). Voir surtout l'approche alors novatrice de Jacques Saint-Pierre, « L'aménagement de l'espace rural en Nouvelle-France : les seigneuries de la Côte du Sud », dans Jacques Mathieu et Serge Courville, dir., *Peuplement colonisateur aux XVII^e et XVIII^e siècles*, coll. « Cahiers du Célât », 8 (Québec, CÉLAT, 1987), p. 35-201.

29. Voir à ce sujet la démonstration de Peter E. Pope sur les pêcheries de la côte atlantique : P. E. Pope, « Historical Archaeology... », p. 36-54.

30. Marcel Moussette, « La colonisation des milieux humides en Nouvelle-France : le point de vue de l'archéologie », *Les Cahiers des Dix*, 62 (2008), p. 27. Voir aussi Marcel Moussette, « Entre la terre et l'eau : les colons de l'Île aux Oies au XVII^e siècle », dans Ella Hermon, dir., *L'eau comme patrimoine : de la Méditerranée à l'Amérique du Nord* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008), p. 285-300.

31. Lydia Querrec, Réginald Auger et Louise Filion, « Perceptions environnementales et description du paysage de la Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Le Naturaliste canadien*, 138, 1 (2014), p. 45-55. Sur la connaissance de certains milieux spécifiques, notons tout de même l'apport (plus socioéconomique qu'environnemental) de Sylvie Dépatie, « Jardins et potagers de Montréal au XVII^e siècle », dans Sylvie Dépatie, Catherine Desbarats, Thomas Wien, Mario Lalancette et Danielle Gaudreau, dir., *Vingt ans après Habitants et marchands : lectures de l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles canadiens* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1998), p. 226-253.

32. L. Querrec, R. Auger et L. Filion, « Perceptions environnementales et description du paysage... », *Le Naturaliste canadien*, 138, 1 (2014), p. 53.

C'est de fait sur cette question que l'historiographie récente s'est montrée la plus dynamique. Cette approche de l'environnement canadien à l'époque du Régime français par la constitution et la circulation des savoirs scientifiques prédomine pour l'instant, sans nécessairement revendiquer l'étiquette d'histoire environnementale³³. Elle a notamment été mise à profit par Thomas Wien à travers la figure du médecin Jean-François Gaultier, chargé de réaliser des observations « botanico-météorologiques » à destination de la métropole, même si ce n'est ici pas tant la nature des informations que les conditions de leur collecte, de leur mise en mots et de leur circulation qui intéressent le chercheur³⁴. L'édition des écrits naturalistes de Louis Nicolas, enrichie d'un solide appareil critique, permet de comprendre les modalités d'acquisition et de restitution des savoirs naturalistes³⁵. Avec une approche qui relève à la fois de l'histoire des sciences et de l'histoire environnementale, les travaux de Christopher M. Parsons prolongent cette réflexion en s'intéressant tant à la construction et à la diffusion de ces connaissances qu'à leurs retombées sur l'environnement. Prenant pour exemple principal la végétation, ses travaux portent particulièrement sur les conditions d'adaptation des colons à un nouvel environnement et aux confrontations qui en découlent : entre l'environnement et ses représentations, d'une part, entre différentes conceptions européennes et autochtones de l'environnement canadien, d'autre part³⁶. Parsons montre comment cette

33. Une telle approche s'inscrit dans une historiographie particulièrement dynamique ces dernières années. De nombreux travaux concernent ainsi la construction des savoirs et leur circulation dans les empires atlantiques, parmi lesquels Londa Schiebinger, *Plants and Empire: Colonial Bioprospecting in the Atlantic World* (Cambridge et Londres, Harvard University Press, 2004); Susan Scott Parrish, *American Curiosity: Cultures of Natural History in the Colonial British Atlantic World* (Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2006); Neil Safier, *Measuring the New World: Enlightenment Science and South America* (Chicago, The University of Chicago Press, 2008); Jordan Kellman, « Nature, Networks, and Expert Testimony in the Colonial Atlantic: The Case of Cochineal », *Atlantic Studies*, 7, 4 (2010), p. 373-395; Neil Safier, « Global Knowledge on the Move: Itineraries, Amerindian Narratives, and Deep Histories of Science », *Isis*, 101, 1 (2010), p. 133-145.

34. Thomas Wien, « Jean-François Gaultier (1708-1756) et l'appropriation de la nature canadienne », dans Jean-Pierre Bardet et René Durocher, dir., *Français et Québécois, le regard de l'autre (Actes du Colloque de Paris, octobre 1999)* (Paris, Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise, 1999), p. 73-80; Thomas Wien, « Guetter le rossignol : les voyages des "observations botanico-météorologiques" entre la France, le Canada et l'Europe (1740-1775) », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien, dir., *Penser l'Amérique : de l'observation à l'inscription* (Oxford, Voltaire Foundation, 2017), p. 165-194.

35. François-Marc Gagnon, Nancy Senior et Réal Ouellet, dir., *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas: The Natural History of the New World/Histoire naturelle des Indes occidentales* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2011).

36. Christopher M. Parsons, *A Not-So-New World: Empire and Environment in French Colonial North America* (Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2018). Du même auteur, « Wildness without Wilderness: The Biogeography of Empire in Seventeenth-Century French North America », *Environmental History*, 22, 4 (2017), p. 643-667; « The Natural History of Colonial Science: Joseph-François Lafitau's Discovery of Ginseng and Its Afterlives », *WMQ*, 73, 1 (2016), p. 37-72; « Apprendre en apprivoisant : la

appropriation passe autant par des processus intellectuels (l'établissement d'analogies entre espèces européennes et américaines, par exemple) que des pratiques matérielles comme les tentatives de domestication de ces espèces.

De tels processus d'appropriation intellectuelle peuvent être confrontés aux pratiques qui en découlent ou qui les conditionnent, mais également aux connaissances actuelles sur le milieu. Dès 2006, l'historienne des sciences Lynn Berry avait ainsi questionné le récit du tremblement de terre de 1663 à la lumière des données produites par les sciences de la terre pour comprendre à la fois les conditions matérielles de l'événement, mais aussi son interprétation par ses contemporains³⁷. Colin Coates et Dagomar Degroot ont étudié de leur côté les discours sur le climat et leur rapport aux forêts, s'intéressant notamment aux interprétations contemporaines et actuelles des différences de température entre la métropole et la colonie. À l'instar de Berry, Coates et Degroot ne s'intéressent pas seulement au climat des XVII^e-XVIII^e siècles tel que les connaissances météorologiques actuelles peuvent le révéler, ni au discours que le froid canadien a pu susciter à cette époque, mais à la confrontation de ces discours avec une réalité matérielle ainsi qu'avec les politiques qui ont découlé de ces représentations, notamment en matière de défrichement.

D'autres travaux sur des espaces de la Nouvelle-France se sont d'ailleurs intéressés à cette dimension politique de la confrontation des colons à un nouvel environnement. Craig E. Colten a ainsi retracé le changement de paradigme du rapport à l'eau en Louisiane au XVIII^e siècle, montrant comment la vision européenne de l'hydrographie comme ressource et comme risque s'est progressivement imposée dans les colonies méridionales d'Amérique du Nord au détriment notamment des pratiques et représentations autochtones. Pour la vallée laurentienne, nous avons montré que la maîtrise des rivières, essentielles à l'appropriation du territoire par la France, passait par l'adaptation des politiques monarchiques davantage que par les modifications du milieu³⁸.

domestication comme lieu de rencontre dans la France coloniale d'Amérique du Nord », dans N. Vuillemin et T. Wien, dir., *Penser l'Amérique...*, p. 143-164.

37. Lynn Berry, « "Le Ciel et la Terre nous ont parlé" : comment les missionnaires du Canada français de l'époque coloniale interprétèrent le tremblement de terre de 1663 », *RHAF*, 60, 1-2 (été-automne 2006), p. 11-35. Parsons approfondit et enrichit ainsi largement l'approche sur les circulations matérielles croisées déjà envisagée par Ramsay Cook, « Cabbages Not Kings: Towards an Ecological Interpretation of Early Canadian History », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, 25, 4 (1990-1991), p. 5-16.

38. Craig E. Colten, « Meaning of Water in the American South: Transatlantic Encounters », *Atlantic Studies*, 5, 2 (2008), p. 203-222 ; Benjamin Furst, « Suivre la voie fluviale. Politiques environnementales au Canada sous le Régime français (1663-1760) », *Études rurales*, 203, 1 (2019), p. 62-81. Une première étude,

Toutes ces approches, notamment l'intérêt porté à la circulation et à la diffusion des connaissances, des pratiques et des politiques vers et depuis la Nouvelle-France, sont aussi l'occasion d'ancrer les questions environnementales dans un contexte plus large, atlantique ou mondial, un atout sur lequel nous reviendrons. Surtout, elles présentent un récit environnemental commun et dual, celui de la confrontation et de l'adaptation³⁹. Confrontation entre les colons et une nature américaine méconnue, mais aussi entre conceptions autochtones et vision européenne de la nature, entre connaissances locales et savoirs de métropoles, entre pratiques vernaculaires et discours savants. Conséquence de ces confrontations, l'adaptation relative et inégale des hommes à des espaces nouveaux, mais également l'adaptation des espèces animales et végétales allogènes ou endémiques à ce nouveau contexte, l'adaptation des pratiques, des représentations et des discours à mesure qu'elles traversent et retraversent l'Atlantique, se diffusent et en rencontrent d'autres.

Ouvertures et interdisciplinarité

Des approches et des territoires particuliers restent encore peu mobilisés sur l'espace-temps de la Nouvelle-France, contrairement à d'autres périodes. L'environnement urbain, par exemple, reste délaissé en dépit de quelques études sur les paysages ou le réseau hydrographique de Montréal⁴⁰. L'histoire des forêts, qui a suscité au Québec de nombreux travaux, est pour l'instant restreinte à l'époque contemporaine, à l'exception du travail de Monique Delaney, qui a analysé l'échec de la politique de construction navale en

plus matérielle, politique et technique qu'environnementale, avait été menée par le géographe Karl W. Butzer sur les marais acadiens : Karl W. Butzer, « French Wetland Agriculture in Atlantic Canada and Its European Roots: Different Avenues to Historical Diffusion », *Annals of the Association of American Geographers*, 92, 3 (2002), p. 451-470. À l'échelle seigneuriale et sur les enjeux administratifs et politiques, voir Alain Laberge, « La gestion de l'eau au Canada sous le régime seigneurial (XVII^e-XIX^e siècles) », dans E. Hermon, dir., *L'eau comme patrimoine...*, p. 185-192.

39. Ce récit, dans ses grandes lignes, n'est pas propre à la Nouvelle-France ou au Canada. James D. Rice en fait une synthèse caricaturale – à dessein – pour insister sur le fait que justement, l'histoire environnementale ayant intégré cette dimension peut désormais insister sur les nuances, les particularités, les contre-exemples et les angles morts de cette approche. J. D. Rice, « Early American Environmental Histories », p. 401-402.

40. Colin M. Coates, « The Colonial Landscapes of the Early Town », dans Stéphane Castonguay et Michèle Dagenais, dir., *Metropolitan Natures. Environmental Histories of Montreal* (Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2011), p. 19-36; Victoria Dickason, « The Herons Are Still Here. History and Place », dans S. Castonguay et M. Dagenais, dir., *Metropolitan Natures...*, p. 37-50; Jean-Claude Robert, « The St. Lawrence and Montreal's Spatial Development in the Seventeenth through the Twentieth century », dans Stéphane Castonguay et Matthew Evenden, dir., *Urban Rivers. Remaking Rivers, Cities and Space in Europe and North America* (Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2012), p. 145-159; Laetitia Deudon, « Sociétés et territoires fluviaux, une approche comparative : l'Escaut à Valenciennes et la rivière Saint-Pierre à Montréal (XVII^e-XVIII^e siècles) », mémoire de master (histoire), Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, 2013.

Nouvelle-France en insistant sur les contrastes entre les politiques et les représentations des administrateurs et des colons d'un côté, les réalités de l'environnement forestier canadien de l'autre⁴¹. L'approche paysagère de l'environnement pourrait bénéficier des travaux précurseurs de Colin Coates sur la question, et capitaliser sur l'apport des traces matérielles susceptibles de les compléter⁴². Il paraît aussi étonnant qu'aucun travail d'envergure sur le commerce des fourrures n'ait encore été proposé à l'échelle de la Nouvelle-France, qui pourrait compléter les travaux en histoire économique entamés par Harold Innis⁴³ et l'approche ethnohistorique développée par Denys Delâge et Bruce Trigger⁴⁴. L'historien ou l'historienne qui s'y essaiera pourra suivre les pistes lancées plus largement (incluant les territoires anglophones et s'étendant au-delà des bornes chronologiques du Régime français) à ce sujet par John F. Richards, par William Beinart et Lotte Hughes et par Stephen J. Hornsby et Graeme Wynn qui y consacrent chacun un chapitre dans une perspective respectivement globale, impériale et canadienne⁴⁵. Tous insistent sur le rôle central des Autochtones dans les rapports à l'environnement qu'entraîne la traite des fourrures. De fait, c'est là l'une des caractéristiques de l'approche coloniale en histoire environnementale : aux habituelles influences réciproques entre les populations et le milieu qui sont au cœur de la discipline se substitue souvent, et particulièrement dans le cas de la Nouvelle-France, un triple jeu d'acteur colons-Autochtones-environnement. Toutefois, si James D. Rice constate que « les historiens de l'environnement de l'Amérique coloniale se sont particulièrement préoccupés des relations entre Autochtones et colons européens⁴⁶ », le constat doit être plus nuancé quant à la place accordée aux premiers au profit des seconds.

41. Monique Delaney, « "Le Canada est un pays de bois" : Forest Resources and Shipbuilding in New France, 1660-1760 », thèse de doctorat (histoire), McGill University, 2003.

42. Colin M. Coates, *Les transformations du paysage et de la société au Québec sous le régime seigneurial* (Québec, Septentrion, 2003); Clarissa Cagnato, Gayle Fritze et Shannon Dawdy, « Strolling through Madame Mandeville's Garden : The Real and Imagined Landscape of Eighteenth Century New Orleans, Louisiana », *Journal of Ethnobiology*, 35, 2 (2015), p. 235-261.

43. Harold A. Innis, *The Fur Trade in Canada : An Introduction to Canadian Economic History* (Newhaven, Yale University Press, 1930).

44. Denys Delâge, *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664* (Montréal, Boréal, 1984); Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers : Canada's « Heroic Age » Reconsidered* (Kingston, McGill-Queen's University Press, 1985).

45. John F. Richards, *The Unending Frontier : An Environmental History of the Early Modern World* (Berkeley, University of California Press, 2003), p. 463-516; William Beinart et Lotte Hughes, *Environment and Empire* (Oxford, Oxford University Press, 2010), p. 40-57; Stephen J. Hornsby et Graeme Wynn, « Eldorado North? », dans C. M. Coates et G. Wynn, dir., *The Nature of Canada...*, p. 101-121.

46. J. D. Rice, « Early American Environmental Histories », p. 422.

Les conditions de la présence française en Amérique et l'organisation même de la Nouvelle-France, où « les petites zones où les colons français étaient numériquement prépondérants [...] ne peuvent être séparées de zones bien plus vastes et majoritairement indigènes⁴⁷ », rendent primordiale l'intégration des Autochtones au récit environnemental de cet espace autrement qu'à travers l'histoire des colons et des explorateurs. C'est en partie le cas, notamment pour les travaux qui s'éloignent des principaux foyers de peuplement européens. L'approche environnementale de Robert Morrissey sur le Pays des Illinois aux XVII^e et XVIII^e siècles est à ce titre remarquable, puisqu'elle permet d'éclairer d'un jour nouveau l'histoire de ces territoires, mais aussi qu'elle propose une méthodologie et des pistes de réflexion pour s'affranchir du prisme colonial. Sollicitant à la fois l'ethnohistoire, l'archéologie, la linguistique et l'écologie, Morrissey remet ainsi en question le récit dominant d'une évolution des dynamiques autochtones comme seule réaction au contact européen en montrant que la plupart des changements reposent plutôt sur des logiques socioculturelles internes, sur les évolutions du climat ou sur leurs interactions avec l'environnement⁴⁸. L'approche de Morrissey reste malheureusement rare en histoire sur cette période, mais des travaux en études autochtones, en archéologie et en anthropologie, notamment sur les animaux et en particulier sur les pratiques cynégétiques et halieutiques, permettraient de favoriser l'intégration d'une histoire environnementale autochtone à celle de la Nouvelle-France⁴⁹. Les historiens peuvent également bénéficier des

47. A. Greer, « National, Transnational, and Hypernational Historiographies », p. 702.

48. Voir les articles suivants de Robert Michael Morrissey, « Bison Algonquians: Cycles of Violence and Exploitation in the Mississippi Valley Borderlands », *Early American Studies*, 13, 2 (2015), p. 309-340; « The Power of the Ecotone: Bison, Slavery, and the Rise and Fall of the Grand Village of the Kaskaskia », *Journal of American History*, 102, 3 (2015), p. 667-692; « "The Country is Greatly Injured": Human-Animal Relationships, Ecology and the Fate of Empire in the Eighteenth Century Mississippi Valley Borderlands », *Environment and History*, 22, 2 (2016), p. 157-190.

49. Harvey A. Feit, « Les territoires de chasse algonquiens avant leur "découverte"?: études et histoires sur la tenure, les incendies de forêts et la sociabilité de la chasse », *Recherches amérindiennes au Québec*, 34, 3 (2004), p. 5-21; Leila Inksetter, « Back to Where It All Began: Revisiting Algonquin Resource Use and Territoriality », *Anthropologica*, 60, 1 (2018), p. 119-132; Denis Delâge, « Du castor cosmique au castor travailleur: histoire d'un transfert culturel », *Les Cahiers des Dix*, 68 (2014), p. 1-45; Brad Loewen et Claude Chapdelaine, dir., *Contact in the Sixteenth Century. Networks among Fishers, Foragers and Farmers* (Gatineau et Ottawa, Canadian Museum of History et University of Ottawa Press, 2016); Paul Charest et Michel Plourde, dir., « La chasse au phoque, une activité multimillénaire », numéro thématique de *Recherches amérindiennes au Québec*, 33, 1 (2003); Pierre Bibeau, David Denton et André Burroughs, dir., *Ce que la rivière nous procurait: archéologie et histoire du réservoir de l'Eastmain-1* (Gatineau et Ottawa, Canadian Museum of History et University of Ottawa Press, 2015). Sur d'autres sujets, Charles A. Martijn, dir., *Les Micmacs et la mer* (Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1986); Marc Laberge et François Girard, *Affiquets, matachias et vermillon. Ethnographie illustrée des Algonquiens du nord-est de l'Amérique aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles* (Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 2001); Brad Loewen, « Le

résultats de l'archéologie dans la connaissance de paléoenvironnements locaux⁵⁰.

La prise en compte des rapports autochtones à l'environnement paraît notamment essentielle à une histoire environnementale des Pays d'en Haut, dont les conditions de conquête et d'occupation par les Français diffèrent radicalement des colonies de peuplement que sont la Louisiane et le Canada, tout en demeurant étroitement liées à ce dernier⁵¹. Aucun travail d'envergure n'a encore été produit sur la question, mais les travaux de Richard White et de Gilles Havard sur les rapports franco-autochtones dans cet espace, notamment sur la figure du coureur de bois fourniront d'intéressantes pistes de réflexion : les modalités d'appropriation collective ou individuelle du territoire, notamment par les conditions de circulation au sein de cet espace ou vers la vallée laurentienne, revêtent une dimension environnementale indéniable qui s'observe dans les pratiques matérielles autant que dans les représentations. Mentionnons par exemple la place de l'hydrographie indispensable à la pénétration du territoire et dont la maîtrise relative par les Européens reposait sur l'acquisition de connaissances géographiques et pratiques auprès des Autochtones⁵².

Dans tous les travaux d'historiens évoqués ci-dessus, ce sont les sources classiques, souvent bien connues de l'histoire de la Nouvelle-France qui sont mobilisées avant tout. Journaux de voyage ou d'exploration, archives administratives, histoires naturelles et correspondance sont le matériau de base de l'histoire environnementale, complétées rarement et remplacées parfois par l'archéologie. Il reste beaucoup à faire pour atteindre

paysage boisé et les modes d'occupation de l'île de Montréal, du Sylvicole supérieur récent au XIX^e siècle», *Recherches amérindiennes au Québec*, 39, 1-2 (2009), p. 5-21.

50. Pour les espaces correspondant au Québec actuel, de nombreux travaux très localisés en archéologie et paléogéographie renseignant sur les environnements préhistoriques (plus rarement sur des périodes plus récentes) sont publiés dans *Paléo-Québec*, une collection éditée par la Société Recherches amérindiennes au Québec <<https://recherches-amerindiennes.qc.ca/site/paleo-quebec>>.

51. Allan Greer, « Settler Colonialism and Empire in Early America », *WMQ*, 76, 3 (2019), p. 387-388. Nous employons ici le terme « colonie de peuplement » pour décrire un territoire destiné, dans les politiques coloniales, à supporter un peuplement français pérenne. Il ne s'agit pas de faire un parallèle direct avec le concept de *settler colonialism* initialement proposé par l'Australien Patrick Wolfe, mais largement critiqué et nuancé dans le contexte de l'Amérique à l'époque moderne. Voir à ce sujet le numéro du *William and Mary Quarterly* dirigé par J. Ostler et N. Shoemaker, notamment l'introduction : Jeffrey Ostler et Nancy Shoemaker, « Settler Colonialism in Early American History : Introduction », *WMQ*, 76, 3 (2019), p. 361-368.

52. Richard White, *The Middle Ground : Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815* (New York, Cambridge University Press, 2010) ; Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715* (Québec, Septentrion, 2003) ; Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois : Amérique du Nord, 1600-1840* (Paris, Les Indes savantes, 2016) ; Gilles Havard, *L'Amérique fantôme* (Paris, Flammarion, 2019).

l'interdisciplinarité que prônent les théoriciens de l'approche environnementale. Le présent bilan l'a montré, l'approche discursive propre aux historiens relègue au second plan la valorisation des traces matérielles de ces environnements passés révélées par l'analyse de diatomées (des algues unicellulaires dont les vestiges renseignent sur les milieux aquatiques), la datation au carbone 14, la dendrochronologie (analyse des cernes de croissance du bois), la sédimentologie ou encore la palynologie (étude des pollens, notamment fossiles). Ces données issues de ce que Stephen Mosley qualifie de « d'archives de la nature⁵³ » sont plus volontiers mobilisées par les géographes et les archéologues, eux-mêmes potentiellement moins à l'aise avec l'exploitation des sources écrites.

Par ailleurs, les apports des sciences de la vie et de la terre sont mobilisés à bon escient pour compléter de manière critique les sources historiques sur le climat, l'hydrologie, la biosphère, mais les travaux qui se réclament de l'histoire environnementale sont tous l'œuvre d'historiens et uniquement d'historiens devant faire appel à une littérature scientifique extérieure. Les études interdisciplinaires demeurent rares. Une véritable approche interdisciplinaire s'incarnerait dans des collaborations entre chercheurs de différentes spécialités, en dépit d'obstacles évidents (isolement relatif des historiens modernistes, incompatibilités méthodologiques, sensibilité au passé peu évidente pour nombre de disciplines, surtout s'il est lointain) ou dans une formation pluridisciplinaire qui dispenserait à la fois des enseignements en sciences historiques et en sciences de l'environnement pour un bénéfice partagé. Comme le rappelle Stephen Bocking, « cela vaut la peine de se rappeler que les historiens ne doivent pas nécessairement juste emprunter aux scientifiques. Ils ont quelque chose à offrir en retour : une compréhension plus sophistiquée de la science et des connaissances scientifiques⁵⁴. » Les réalités institutionnelles et scientifiques étant ce qu'elles sont, cette position relève, à court terme, du vœu pieux. En attendant de pouvoir mieux tisser ces liens interdisciplinaires, d'autres voies de développement de l'histoire environnementale de la Nouvelle-France paraissent plus accessibles. Le décroisement géographique des approches environnementales semble constituer un excellent moyen de développer l'histoire du Canada

53. Stephen Mosley, « Common Ground: Integrating Social and Environmental History », *Journal of Social History*, 39, 3 (2006), p. 917.

54. Stephen Bocking, « Nature's Stories? Pursuing Science in Environmental History », dans A. MacEachern et W.J. Turkel, *Method and Meaning...*, p. 307. Traduction libre de l'auteur.

sous le Régime français et de la Nouvelle-France en général, tout en dynamisant l'histoire environnementale de l'époque moderne⁵⁵.

CONNECTER L'HISTOIRE ENVIRONNEMENTALE DE LA NOUVELLE-FRANCE

Comparer les empires : biorégions et espaces coloniaux

La comparaison entre espaces coloniaux facilite la mise en lumière des enjeux environnementaux du processus de conquête, de colonisation et d'appropriation du territoire par les Européens, tant pour les colons que pour les populations autochtones et le milieu physique. L'un des débats récurrents de l'histoire environnementale concerne les espaces à privilégier. *A priori*, l'approche peut concerner n'importe quelle échelle, du global au micro, avec des problématiques adaptées⁵⁶. Cependant, l'histoire environnementale s'intéressant à des objets non humains, Stéphane Castonguay notait qu'il est « de bon ton de critiquer l'échelle nationale et les limites qu'impose aux historiens l'État-nation qui les légitime⁵⁷ », et de favoriser des échelles naturelles, notamment la biorégion⁵⁸. Une approche nuancée s'impose⁵⁹, mais une première connexion susceptible de dynamiser l'histoire environnementale de la Nouvelle-France serait donc de considérer la biorégion comme cadre d'étude des espaces coloniaux, sans tenir compte *a priori* des frontières humaines et des puissances impérialistes. Comme le rappelle Richard W. Judd, « la région recoupant la vallée du Saint-Laurent et la Nouvelle-Écosse jusqu'au Massachusetts présente des types de sols et de forêts similaires, des topographies et des écosystèmes semblables et, à certains égards, une histoire et une culture voisines⁶⁰ », plaidant pour une comparaison précautionneuse des territoires américains et canadiens.

Une telle approche est d'autant plus pertinente que la Nouvelle-France elle-même est loin de présenter une continuité écologique, au même titre que les territoires qui la composent sont largement dissemblables sur le

55. Un constat qui peut s'étendre à toute l'Amérique coloniale : J. D. Rice, « Early American Environmental Histories », p. 417.

56. S. Mosley, « Common Ground... », p. 920.

57. S. Castonguay, « Faire du Québec... », p. 47.

58. La biorégion est comprise comme un espace présentant une cohérence, voire une unité écologique et topographique. Dan Flores, « Place : An Argument for Bioregional History », *Environmental History Review*, 18, 4 (décembre 1994), p. 6.

59. Stéphane Castonguay rappelle que ces échelles soi-disant naturelles revêtent également une dimension sociale et culturelle, alors qu'à l'inverse, les découpages politiques et administratifs peuvent avoir des conséquences (culturelles, socioéconomiques, matérielles...) sur un espace physique. S. Castonguay, « Faire du Québec... », p. 49.

60. R. W. Judd, « Approches en histoire environnementale... », p. 77.

plan démographique, politique ou économique. Il y a peu de points communs entre l'environnement de l'Acadie et la Louisiane, entre la ville de Québec et un établissement des Pays d'en Haut. L'histoire environnementale invite ainsi à réfléchir à la pertinence des frontières spatiales de la Nouvelle-France, au-delà des enjeux mentionnés dans l'introduction au présent article. Le Canada comprend ainsi la vallée laurentienne, foyer de peuplement français, mais aussi les Pays d'en Haut qui ne comptent de présence européenne que « quelques missions, comptoirs et forts situés sur les rives des Grands Lacs⁶¹ », le Domaine du roi, le Labrador, autant de territoires dont les spécificités géographiques et historiques invitent à la nuance. L'approche biorégionale incite à s'affranchir des délimitations classiques des empires coloniaux en général, des frontières internes de la Nouvelle-France en particulier, pour questionner sa réalité spatiale. Intégrer l'environnement comme acteur à part entière des processus historiques permet une histoire « par le bas⁶² » de ces territoires, contribuant à définir ce qui constitue la Nouvelle-France. Une telle approche facilite ainsi le dialogue entre l'échelle locale (la biorégion) et l'échelle macro-régionale, identifiant les singularités et les processus globaux, distinguant ce qui relève du milieu de ce qui est défini par les populations qui y vivent et qui l'exploitent. Ce faisant, et pour autant que le permettront les sources, elle invite à réexaminer de manière critique les récits classiques de l'histoire de l'empire français.

Dans cette optique, la Nouvelle-France pourrait bénéficier des travaux entamés sur d'autres territoires qui partagent avec elle un contexte colonial et une continuité écologique, climatique et topographique. L'approche biorégionale permettrait par exemple de prolonger l'œuvre fondatrice de William Cronon sur la confrontation des conceptions autochtones et coloniales de la possession territoriale (à la propriété individuelle, permanente et exclusive pour les Européens s'oppose une propriété autochtone tantôt conditionnée par l'usage, tantôt réservée aux seules ressources, non à la terre elle-même) et leurs conséquences environnementales⁶³. Les nuances apportées à ces mécanismes grâce à l'approche comparée (Nouvelle-France,

61. Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française* (Paris, Flammarion, 2008), p. 25.

62. Dans un sens qui s'éloigne de la perspective de l'histoire sociale, on s'approche du sens strict du terme « Grassroots history » proposé par Robert Michael Morrissey et Roderick I. Wilson, « Introduction : Grassroots History : Global Environmental Histories from Below », *Resilience : A Journal of the Environmental Humanities*, 3, 1 (2015-2016), p. 1-13.

63. William Cronon, *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England* (New York, Hill and Wang, 1983). Cronon utilise d'ailleurs quelques sources de la Nouvelle-France pour son enquête (Lescarbot, les Relations des Jésuites, Nicolas Denys...) sans mentionner le Canada sous domination française pour autant.

Nouvelle-Angleterre, Nouvelle-Espagne) d'Allan Greer sur les mécanismes de dépossession des Autochtones de leurs terres pourront à ce titre fournir un cadre de référence : l'historien a en effet montré la diversité des processus et de leurs conséquences en fonction des territoires où ils étaient mis en œuvre⁶⁴. La question des communs, notamment, abordée avec une perspective environnementale, a d'ores et déjà suscité l'intérêt de certains chercheurs⁶⁵. Parmi les exemples convoqués par Cronon de pratiques environnementales antithétiques et de confrontation des régimes de propriété, celui des conséquences de l'implantation d'animaux domestiques par les colons soulève la question plus large du rapport aux animaux. Elle a été traitée, pour la Nouvelle-Angleterre coloniale, par Virginia DeJohn Anderson⁶⁶ et gagnerait à être étendue à la Nouvelle-France où les conditions démographiques, les rapports avec les Autochtones et la mise en valeur des terres différaient. Un tel travail prolongerait par ailleurs la piste ouverte sur le chien par Denys Delâge et ferait écho à l'approche biologique et historique de Joshua Abram Kerckmar⁶⁷.

Timothy Silver s'est penché sur « le cadre large des interactions écologiques⁶⁸ » du sud-est américain à l'époque coloniale, portant plus particulièrement son intérêt sur les forêts. Son approche, inspirée de celle de William Cronon, met elle aussi l'accent sur la confrontation entre pratiques et conceptions autochtones et européennes de l'environnement, mais le contexte particulier de l'esclavage s'ajoute à ces jeux de pouvoir et à leurs conséquences sur le milieu, et il conviendra de le prendre en compte dans les recherches sur la Louisiane⁶⁹. On pourra encore étendre

64. Allan Greer, « Commons and Enclosure in the Colonization of North America », *The American Historical Review*, 117, 2 (2012), p. 365-386 ; Allan Greer, *Property and Dispossession : Natives, Empires and Land in Early Modern North America* (Cambridge, Cambridge University Press, 2018).

65. Allan Greer, « La pêche, les communs maritimes et l'empire français en Amérique du Nord », dans Fabien Locher, dir., *La Nature en communs. Ressources, environnement et communautés (France et Empire français XVII^e-XXI^e siècle)* (Paris, Champ Vallon, 2020), p. 169-186 ; Colin M. Coates, « Le crépuscule prolongé des communaux de la vallée du Saint-Laurent, Canada », dans F. Locher, dir., *La Nature en communs...*, p. 187-207 ; Laetitia Deudon, « Les communs environnementaux dans la vallée de l'Escaut et la vallée du Saint-Laurent. Perspective comparée France-Canada (XVII^e-XIX^e siècles) », dans F. Locher, dir., *La Nature en communs...*, p. 211-231.

66. Virginia DeJohn Anderson, *Creatures of Empire : How Domestic Animals Transformed Early America* (Oxford, Oxford University Press, 2004).

67. Joshua Abram Kerckmar, « Wolves at Heart : How Dog Evolution Shaped Whites' Perceptions of Indians in North America », *Environmental History*, 21, 3 (2016), p. 516-540.

68. Timothy Silver, *A New Face on the Countryside : Indians, Colonists, and Slaves in South Atlantic Forests, 1500-1800* (Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1990), p. 195.

69. Sur la place de l'esclavage dans la société louisianaise, voir le très récent Cécile Vidal, *Caribbean New Orleans : Empire, Race, and the Making of a Slave Society* (Williamsburg et Chapel Hill, Omohundro Institute of Early American History and Culture et University of North Carolina, 2019). Avec un cadre

aux colonies françaises la lecture des « révolutions écologiques » de Nouvelle-Angleterre à la lumière des connaissances scientifiques et du genre qu'avait proposée Carolyn Merchant⁷⁰.

La prise en compte des dynamiques écologiques permet d'ailleurs de remettre en question les cadres temporels habituels de l'histoire de la Nouvelle-France, marqués en amont par les premiers contacts et les débuts d'une présence européenne en Amérique, en aval par les changements de souveraineté. D'une part, les sources et les méthodes de l'histoire environnementale permettent en effet d'établir des continuités entre les périodes de pré-contact et de contact en Amérique du Nord et de nuancer les périodisations classiques de l'époque coloniale⁷¹. D'autre part, si comme le suggère Joyce E. Chaplin, « le tournant crucial vers une énergie basée sur le carbone⁷² » revêt davantage d'importance historique que la Révolution américaine pour l'histoire des États-Unis, il paraît légitime de questionner, pour la Nouvelle-France, des dates habituellement considérées comme des ruptures, à l'instar du traité de Paris en 1763. De fait, l'environnement, au sens des relations entre l'humain et son milieu, dépend en partie seulement de structures politiques et administratives. Une approche sur la longue durée, qui ne se restreindrait pas à la chronologie politique de la Nouvelle-France, peut se révéler particulièrement pertinente. Arrêter son étude de l'environnement de la Nouvelle-France en 1763 n'est pas forcément justifié, comme ont pu le montrer Robert Morrissey sur les rapports entre Européens et Autochtones dans les grandes plaines, ou Colin M. Coates au sujet de l'influence de la conquête anglaise sur le paysage laurentien et ses représentations⁷³.

Le croisement des « archives de la nature », de l'archéologie, de l'anthropologie et des sources occidentales permet ainsi de distinguer d'autres ruptures et d'autres temporalités que celles fixées par la politique et la diplomatie⁷⁴. Sur cette question, les historiens du climat ont une longueur

plus restreint, mais une dimension environnementale plus affirmée, Ariane Jacques-Côté, « L'Empire du riz en Louisiane française, 1717-1724 », *Études canadiennes/Canadian Studies*, 82 (2017), p. 139-162.

70. Carolyn Merchant, *Ecological Revolutions : Nature, Gender, and Science in New England* (Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2010 [2^e édition]).

71. C'est le cas des travaux de Robert Michael Morrissey cités plus haut, mais pour la Nouvelle-France, ceux-ci restent exceptionnels. D'autres espaces ont été étudiés sur une durée qui, sans être forcément particulièrement longue, prend en compte la période pré-contact. Ils sont cités par J. D. Rice, « Early American Environmental Histories », p. 410.

72. Joyce E. Chaplin, « The Other Revolution », *Early American Studies*, 13, 2 (2015), p. 286.

73. C. M. Coates, *Les transformations du paysage...*

74. Joyce E. Chaplin, « Ogres and Omnivores : Early American Historians and Climate History », *WMQ*, 72, 1 (2015), p. 25-32.

d'avance. Délaissant la périodisation classique de l'Amérique coloniale, ils sont à même de proposer une chronologie basée sur les fluctuations climatiques, au cœur desquelles on retrouve, pour la période de la Nouvelle-France, le Petit Âge glaciaire⁷⁵. Les études concernent surtout l'espace anglo-saxon, mais on peut mentionner l'ouvrage de Sam White, qui propose ainsi une histoire comparée de l'adaptation des premiers explorateurs et colons espagnols, britanniques et français aux rigueurs du climat américain, en mettant à profit tant les données matérielles que les sources textuelles et en attachant une importance non négligeable à la confrontation des pratiques et des représentations du climat entre Autochtones et Occidentaux. Consacrant un chapitre à l'exploration et aux premières implantations en Nouvelle-France (jusqu'à la fondation de Québec), il insiste sur le « processus d'apprentissage et d'adaptation⁷⁶ » nécessaire à l'installation européenne, conditionné par le climat du Petit Âge glaciaire et marqué par de nombreux échecs.

Évidemment, nonobstant l'unité écologique des milieux coloniaux de Nouvelle-Angleterre et de la vallée du Saint-Laurent ou la proximité des colonies méridionales britanniques avec la Louisiane, les contextes diffèrent : les conditions démographiques, culturelles, religieuses ou linguistiques, les relations entre Européens et Autochtones, les objectifs des colons conditionnent tout autant l'histoire environnementale des territoires que le climat ou les migrations animales⁷⁷ et il ne faudrait pas supposer une identité des processus à l'œuvre, même au sein d'une biorégion. Mais là réside justement l'intérêt de la comparaison : à quel point le milieu physique conditionne-t-il le rapport à l'environnement, au-delà des frontières politiques ? Et inversement, comment est-il aussi défini par les mécanismes politiques, culturels, sociaux ou économiques propres à chaque contexte colonial ? De telles questions sont susceptibles d'être éclairées par l'approche biorégionale ou comparée, mais aussi par un décentrement de la focale sur les mondes atlantiques.

75. Sur le Petit Âge glaciaire en général, parmi de nombreux titres, on pourra consulter, outre l'ouvrage fondateur d'Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil* (Paris, Flammarion, 1967) ; Brian Fagan, *The Little Ice Age: How Climate Made History 1300-1850* (New York, Basic Books, 2000) et le numéro thématique « The Little Ice Age: Climate and History Reconsidered », *Journal of Interdisciplinary History*, 44, 3 (2014).

76. Sam White, *A Cold Welcome: The Little Ice Age and Europe's Encounter with North America* (Cambridge, Harvard University Press, 2017), p. 186-229. La prise en compte du climat peut également se faire sur une période relativement courte, à l'instar de ce qui a pu être proposé pour la Nouvelle-Angleterre par Thomas Wickman, « "Winters Embittered with Hardships": Severe Cold, Wabanaki Power, and English Adjustments, 1690-1710 », *WMQ*, 72, 1 (2015), p. 57-98.

77. R. W. Judd, « Approches en histoire environnementale... », p. 83.

Histoire environnementale et histoire atlantique

L'histoire atlantique constitue en effet une autre perspective de développement de l'histoire environnementale à l'époque de la Nouvelle-France.

La plupart des travaux évoqués ci-dessus tiennent déjà compte de l'intégration de la Nouvelle-France dans un espace atlantique qui connecte les territoires plus qu'il ne les sépare. La circulation des idées, des espèces et des pratiques liées à l'environnement constitue l'un des premiers questionnements de l'histoire environnementale de l'époque moderne⁷⁸. Réciproquement, l'approche environnementale est susceptible de bénéficier à l'histoire atlantique. Comme le note John R. McNeill, « les macro-histoires du monde atlantique ignorent les considérations écologiques⁷⁹ ». Pourtant, les perspectives existent bien pour écrire une histoire environnementale atlantique dans laquelle la Nouvelle-France aurait toute sa place.

Liée directement à l'histoire des sciences évoquée ci-dessus, l'histoire de la cartographie semble particulièrement prometteuse. Les travaux de Jean-François Palomino sur la construction et la circulation des savoirs et des pratiques géographiques en Nouvelle-France adoptent une perspective résolument atlantique : l'historien s'intéresse en effet aux conditions d'élaboration de ces savoirs et à leur diffusion dans la colonie et en métropole. Ce faisant, il montre la diversité des processus d'appropriation de l'espace par les producteurs comme les utilisateurs de ce corpus qui comprend non seulement des cartes, mais aussi les documents qui les accompagnent ou en permettent l'élaboration⁸⁰. Ce travail offre plusieurs perspectives prometteuses pour l'histoire environnementale : la prise en compte de tous les espaces de la Nouvelle-France quand la majorité des travaux portent seulement sur un des territoires qui la composent ; l'insistance sur

78. L'approche environnementale des premières colonisations est abordée depuis l'ouvrage d'Alfred Crosby sur « l'échange colombien », Alfred W. Crosby, *The Columbian Exchange: Biological and Cultural Consequences of 1492* (Westport, Greenwood Press, 1972).

79. John R. McNeill, « The Ecological Atlantic », dans Nicholas Canny and Philip Morgan, dir., *The Oxford Handbook of the Atlantic World: 1450-1850* (Oxford, Oxford University Press, 2013), p. 289. McNeill parle en connaissance de cause : il avait déjà intégré les questions géographiques et écologiques (décrivant ce qu'il qualifie de « Colonial Landscapes and Seascapes ») dans un chapitre de son approche atlantique et comparée de Louisbourg et La Havane. John R. McNeill, *Atlantic Empires of France and Spain: Louisbourg and Havana, 1700-1763* (Chapel Hill, University of North Carolina, 1985), p. 11-45.

80. Jean-François Palomino, « Entre la recherche du vrai et l'amour de la patrie : cartographier la Nouvelle-France au XVIII^e siècle », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, 1 (2009), p. 85-99 ; « Pratiques cartographiques en Nouvelle-France : la prise en charge de l'État dans la description de son espace colonial à l'orée du XVIII^e siècle », *Lumen: Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies/Lumen: Travaux Choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, 31 (2012), p. 21-39 ; « L'État et l'espace colonial : savoirs géographiques entre la France et la Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles », thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal, 2018.

la diversité des données nécessaires au travail cartographique, la description de leur acquisition, la mise en lumière des liens étroits entre l'espace, ses représentations et les politiques que celles-ci suscitent...

L'approche cartographique a d'ailleurs également été suggérée par Stéphane Castonguay, qui relève la concomitance des représentations spatiales du Saint-Laurent comme mer intérieure servant de support à la colonisation, et comme voie de circulation connectée à l'espace atlantique, connectant l'histoire de la cartographie à d'autres historiographies de l'espace laurentien. Selon lui, la combinaison des approches disciplinaires permet « d'éclairer d'un jour nouveau la question des relations fluviales d'une société coloniale⁸¹ ». Plus récemment, Graeme Wynn montrait comment la carte de la Nouvelle-France réalisée par Champlain pouvait être mise à profit pour comprendre les perceptions du territoire, de ses habitants et de la nature canadienne⁸². De fait, la carte montrant un espace réel au prisme des représentations mentales de son auteur, dans un objectif précis et selon des modalités de figuration plus ou moins conventionnées, elle permet d'aborder l'environnement physique autant que son appropriation intellectuelle.

Comme l'a mentionné Cécile Vidal, l'un des écueils de l'histoire atlantique est de considérer les terres qui bordent l'océan, mais d'ignorer ce dernier, « traité comme un espace prédéfini et allant de soi, qui sert d'artifice rhétorique pour définir les populations vivant sur ses pourtours⁸³ ». Kenneth Banks montrait toutefois que la circulation atlantique elle-même est un enjeu de la formation et de l'administration des empires coloniaux, à travers les obstacles que le voyage lui-même pose aux communications⁸⁴ et le constat peut s'étendre à la circulation des espèces, comment l'ont montré Christopher Parsons et Kathleen Murphy⁸⁵. Espace de circulation, l'Atlantique (incluant le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent) est aussi un espace de ressources halieutiques exploitées dès le XVI^e siècle. Des tra-

81. Stéphane Castonguay, « Cartographic Productions and Historiographical Representations: Geographical Imaginations of the St. Lawrence River », *The Canadian Geographer/Le géographe canadien*, 60, 4 (2016), p. 425-434.

82. Graeme Wynn, « Painting the Map Red », dans C. M. Coates et G. Wynn, dir., *The nature of Canada...*, p. 51-83.

83. Cécile Vidal, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 67, 2 (2012), p. 398.

84. Kenneth J. Banks, *Chasing Empire across the Sea: Communications and the State in the French Atlantic, 1713-1763* (Montréal et Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2002), p. 69-76.

85. Christopher M. Parsons et Kathleen S. Murphy, « Ecosystems under Sail: Specimen Transport in the Eighteenth-Century French and British Atlantics », *Early American Studies*, 10, 3 (automne 2012), p. 503-529.

vaux, déjà anciens pour certains, ont été réalisés sur les pêcheries du Canada français⁸⁶ et seraient susceptibles d'être renouvelés par une approche environnementale, approfondissant par la même occasion les recherches qui ont déjà pu être proposées sur la question dans des ouvrages d'histoire environnementale globale ou régionale⁸⁷.

La question des circulations atlantiques peut également s'observer dans les travaux d'histoire rurale, qui s'est attachée à explorer l'importation de pratiques agraires et plus généralement d'aménagement de l'espace vers les colonies. Sur la Nouvelle-France, plusieurs travaux revêtent déjà une dimension environnementale plus ou moins marquée et plus ou moins assumée, notamment autour de la question de l'aménagement et la valorisation des zones humides⁸⁸. Dans cette lignée, les perspectives ouvertes par l'étude des pratiques alimentaires et les transformations de l'environnement qu'elles entraînent doivent aussi être relevées : à des travaux d'anthropologie, d'histoire socioéconomique ou politique sur l'agriculture en contexte colonial succèdent désormais – mais trop rarement – des études plus organiques, intégrant la dimension environnementale à une réflexion qui croise approche culturelle et matérielle de la production et de la consommation⁸⁹.

86. Harold A. Innis, *Cod Fisheries: The History of an International Economy* (New Haven et Toronto, Yale University Press et The Ryerson Press, 1940); François Trudel, « Les Inuits du Labrador méridional face à l'exploitation canadienne et française des pêcheries (1700-1760) », *RHAF*, 31, 4 (mars 1978), p. 484-487; Alain Laberge, « État, entrepreneurs, habitants et monopole: le "privilège" de la pêche au marsouin dans le Bas Saint-Laurent 1700-1730 », *RHAF*, 37, 4 (mars 1984), p. 543-556; Jean-François Brière, *La pêche française en Amérique du Nord au XVIII^e siècle* (Montréal, Fides, 1990); Amanda Crompton, « "They Have Gone back to Their Country": French Landscapes and Inuit Encounters in 18th Century Southern Labrador », *Études/Inuit/Studies*, 39, 1 (2015), p. 118-120.

87. J. F. Richards, *The Unending Frontier...*, p. 547-573; W. Jeffrey Bolster, *The Mortal Sea: Fishing the Atlantic in the Age of Sail* (Cambridge, Belknap Press, 2012); A. Greer, « La pêche, les communs maritimes et l'empire français... ».

88. Matthew Hatvany, « The Origins of the Acadian Aboiteau: An Environmental Historical Geography of the Northeast », *Journal of Historical Geography*, 30 (2002), p. 121-137; Karl W. Butzer, « French Wetland Agriculture... »; Gregory Kennedy, « Marshland Colonization in Acadia and Poitou during the 17th Century », *Acadiensis*, 42, 1 (2013), p. 37-66; Gregory Kennedy, *Something of a Peasant Paradise? Comparing Rural Societies in Acadie and the Loudunais, 1604-1755* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014).

89. Ariane Jacques-Côté a ainsi intégré à la question du développement de la riziculture les enjeux de modification du milieu, notamment les travaux hydrauliques entrepris pour créer des rizières sur les rives du Mississippi. A. Jacques-Côté, « L'Empire du riz en Louisiane française... ». La question pourrait être mise en regard avec des travaux sur d'autres espaces coloniaux, par exemple de Judith A. Carney, « Landscapes of Technology Transfer: Rice Cultivation and African Continuities », *Technology and Culture*, 37, 1 (1996), p. 5-35; Judith A. Carney, *Black Rice: The African Origins of Rice Cultivation in the Americas* (Cambridge et Londres, Harvard University Press, 2001).

La Nouvelle-France au sein de l'empire français

Prenant le contrepied de l'approche biorégionale ou atlantique qui dépasse d'éventuelles frontières politiques, une troisième piste inviterait justement à prendre en compte ces frontières pour questionner l'homogénéité de l'espace qu'elles délimitent. Ce sont ici deux historiographies que l'histoire environnementale contribuerait à remettre en question, comme le fait déjà en partie l'histoire atlantique : la première, française, est marquée par l'ignorance fréquente du contexte colonial dans les études sur la France moderne⁹⁰. La seconde, canadienne, se subdivise en deux tendances : l'une, plutôt politique, est une approche téléologique insistant sur les différences entre les colonies et la métropole conduisant à un éloignement progressif et inéluctable. L'autre, plus sociale, s'intéresse aux structures internes des sociétés coloniales, élargissant la réflexion aux interactions entre Européens, Créoles, Autochtones, Africains... sans pour autant l'étendre à la métropole⁹¹. Or, les terres françaises en Amérique s'insèrent dans un ensemble complexe que la dichotomie métropole/colonies est loin de refléter : la France moderne est un assemblage de territoires dont les frontières administratives, judiciaires, ecclésiastiques ou fiscales ne coïncident que rarement. Les conditions et la période d'intégration de ces espaces au royaume, le contexte politique local, leur régime d'impositions, ou tout simplement leur démographie ou leur économie varient au point de remettre en question la notion même d'une norme métropolitaine dont pourraient ou non se dissocier les colonies. En ne tenant pas compte *a priori* de cette distinction métropole/colonie, il est possible de mieux questionner l'émergence de certains processus historiques.

C'est à cette approche d'histoires « connectées, dans et au-delà du monde atlantique », qu'encourageait Cécile Vidal, invitant à « pratiquer autant l'histoire comparée que l'histoire croisée ou encore de faire varier les échelles d'analyse en fonction des objets étudiés⁹²... ». Plusieurs histo-

90. Un tel constat est particulièrement visible dans les manuels sur les institutions françaises à l'époque moderne, où les colonies américaines sont rarement mentionnées, et lorsque c'est le cas, elles sont groupées et considérées à part du reste du royaume. Roland Mousnier, *Les institutions de la France sous la monarchie absolue : 1598-1789* (Paris, Presses universitaires de France, 2005 [1974]) ; Bernard Barbiche, *Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne XVI^e-XVIII^e* (Paris, Presses universitaires de France, 1999).

91. Catherine Desbarats et Thomas Wien, « Introduction : la Nouvelle-France et l'Atlantique », *RHAF*, 64, 3-4 (mars 2011), p. 5-29.

92. Cécile Vidal, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 67, 2 (2012), p. 412. Voir également la réflexion sur les enjeux des histoires atlantique, coloniale et impériale de la France par François-Joseph Ruggiu, « Des nouvelles France aux colonies – Une approche comparée de l'histoire impériale de la France

riennes et historiens ont déjà exploré avec succès l'inclusion de la Nouvelle-France dans le contexte plus large d'un espace français comprenant la métropole et ses colonies abordées dans leur diversité⁹³. Sur ces bases, nous avons étudié la place de la gestion des cours d'eau par la monarchie française dans le processus d'appropriation de nouveaux espaces en Alsace et au Canada, montrant l'importance des divers paramètres locaux, notamment environnementaux, pris en compte par le pouvoir royal pour adapter sa politique d'administration et de développement du territoire⁹⁴. Confrontée à d'autres contextes, l'histoire environnementale du premier empire colonial français en Amérique peut en effet être nuancée, permettant de discerner ce qui relève de politiques, de mesures, de pratiques générales (à l'échelle de l'espace français ou atlantique) de ce qui découle des spécificités locales liées à un milieu physique ou à des populations particulières. Ce faisant, cette approche comparée ou connectée permet de retracer avec finesse les conditions de circulation des espèces, des comportements et des idées.

CONCLUSION

Si l'approche environnementale de l'histoire de la Nouvelle-France est encore peu répandue, les conditions de son développement sont bien là. Premièrement, bien que parfois diluée dans un récit régional ou national, l'Amérique française à l'époque moderne figure dans les études diachroniques – surtout canadiennes –, abordant la rencontre entre les Européens et l'environnement américain. Une telle question, étudiée plus particulièrement à l'échelle de l'un ou l'autre territoire français (pour l'heure, surtout de la vallée laurentienne), permet d'intégrer le milieu physique

de l'époque moderne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2018, <<http://journals.openedition.org/nuevomundo/72123>>.

93. Parmi les études dans cette veine, on retrouve Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle* (Paris, Fayard, 2003); Dominique Deslandres, « "Et loing de France, en l'une & l'autre mer, Les Fleurs de Liz, tu as fait renommer" », *RHAF*, 64, 3-4 (2011), p. 93-117; Marie-Ève Ouellet, *Le métier d'intendant en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle* (Québec, Septentrion, 2018); Claire Garnier, « Soins des corps, soins des âmes : genre et pouvoirs dans les hôpitaux de France et de Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles », thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal et Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand-2), 2015.

94. Benjamin Furst, « La monarchie et l'environnement en Alsace et au Canada sous l'Ancien régime. L'eau, politiques et représentations », thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal et Université de Haute-Alsace, 2017. Voir aussi le travail doctoral en cours de Laëtitia Deudon, sur une analyse comparée de l'Escaut et du Saint-Laurent sur la longue durée, dont est déjà paru un article : « Sociétés et milieux fluviaux, une approche comparative : la vallée du Saint-Laurent (Québec) au regard de la vallée de l'Escaut (France) – XVII^e-XIX^e siècles », dans *Façonner le Québec : populations, pouvoirs et territoires, Actes des 21^e et 22^e colloques étudiants du Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)*, Trois-Rivières, 2017, p. 57-69, <<https://depot.erudit.org/id/004142dd>>.

et ses interactions avec les humains au cœur des processus historiques. Ce faisant, elle confirme la prédominance d'un récit de confrontation matérielle et intellectuelle complexe entre les colons français et le territoire américain, mais aussi avec les Autochtones au-delà des seuls aspects socioéconomiques et politiques, et fait la part belle aux processus d'adaptation qui en ont découlé. La question des circulations matérielles et immatérielles qui conduisent à l'appropriation de ce territoire est particulièrement dynamique dans l'historiographie actuelle. Deuxièmement, les perspectives de développement de l'approche environnementale à l'échelle de la Nouvelle-France ou des territoires qui la composent demeurent nombreuses, tant au niveau des objets que des méthodes, notamment en encourageant à l'interdisciplinarité. Enfin, le terreau existe pour une histoire environnementale de la Nouvelle-France connectée à d'autres espaces coloniaux, atlantiques ou français, permettant ainsi de distinguer et de contextualiser les mécanismes à l'œuvre dans ces processus de confrontation, d'adaptation, d'appropriation suggérés ou attestés dans les études existantes. Ce faisant, de nombreux chercheurs peuvent se retrouver partiellement ou totalement dans l'approche environnementale, même s'ils ne revendiquent pas cette étiquette.

Quoi qu'il en soit, la prise en compte des phénomènes non humains comme acteurs des processus historiques est susceptible à la fois de dynamiser et de remettre en question certains acquis de l'historiographie de la Nouvelle-France. En effet, l'histoire environnementale permet de redéfinir un certain nombre de cadres méthodologiques, spatiaux et chronologiques de l'historiographie coloniale, ainsi que de (re)mettre au premier plan des acteurs (humains, notamment les Autochtones, et non-humains) habituellement étudiés uniquement en contrepoint d'un récit centré sur les voyageurs, les colons et les administrateurs européens. En ignorant *a priori* des bornes spatiales et temporelles définies par le seul contexte politique, elle offre une alternative aux récits de colonisation, de valorisation du territoire et de circulations centrées sur la seule expérience occidentale pour proposer une véritable histoire des territoires qui composent l'immense espace français.

De fait, l'espace de la Nouvelle-France représente un défi pour les historiens de l'environnement, en raison de son imprécision territoriale ainsi que de la diversité des milieux et des temporalités. Plutôt qu'une histoire de la Nouvelle-France, il faut donc envisager des histoires plurielles et connectées. Force est de reconnaître la prépondérance des travaux sur le foyer de peuplement laurentien, mais il est ainsi tout aussi légitime d'en-

visager une histoire environnementale de la Nouvelle-France en étudiant les Pays d'en Haut très largement autochtones ou la Louisiane. Surtout, il est utile de tenir compte des liens entre ces territoires ou de leur intégration dans un espace plus large, américain, atlantique ou français, permettant de démêler l'interaction des processus locaux, régionaux, continentaux et transatlantiques à l'œuvre dans l'évolution de la Nouvelle-France.

L'histoire environnementale de la Nouvelle-France invite ainsi, peut-être plus clairement qu'une autre approche ou que d'autres territoires, à penser en termes d'espaces connectés et d'échelles spatiales et temporelles imbriquées pour discerner des phénomènes globaux par le truchement d'approches locales. Il ne faut donc pas voir dans les propositions évoquées dans cet article une liste fermée, mais quelques pistes de réflexion dont le dynamisme de l'histoire environnementale et de ses différents avatars aura tôt fait de révéler les lacunes. Dans tous les cas, les spécificités de l'approche environnementale invitent à poursuivre et à accentuer le décloisonnement de l'histoire de l'Amérique française pour interroger les interactions multiples, protéiformes et sans cesse renouvelées entre les sociétés coloniales et leur environnement.